

L'Épisode Zoé

Septembre 2011

Aujourd'hui, une amie Facebook m'a proposé un jeu qui sert à rappeler aux femmes que le cancer du sein existe. C'est du moins, je pense, l'intention qu'on lui prête. Si on accepte, il faut à notre tour inviter des amies Facebook à y participer. Je ne suis jamais chaude à l'idée de faire du recrutement. Je n'aime ni solliciter ni être sollicitée, je refuse la plupart du temps de m'engager dans pareille affaire. Mais pour la cause, pour sensibiliser le plus de gens possible, pourquoi pas. D'autant que l'année d'avant, en 2010, je m'étais prêtée au jeu. C'est une amie de Lanaudière qui m'avait alors lancé l'invitation. Elle m'avait envoyé ce message: *Voici la période de l'année pendant laquelle nous nous concentrons sur la sensibilisation au cancer du sein. La précédente campagne a eu un tel succès qu'on en a entendu parler jusqu'aux informations et cela a fait en sorte que de nombreuses personnes ont pris conscience du problème.*

Le concept consistait à écrire: *Je vais vivre à – ville qui correspond à ton mois de naissance, selon les équivalences suivantes: janvier = Mexico; février = Londres; etc. – pendant x mois – jour de ton anniversaire.* Ainsi, si j'étais née le 14 février, j'écrirais: *Je vais vivre à Londres pendant 14 mois.*

Si j'y ai spontanément participé, cette année, en 2011, j'hésite. Pourtant, celle qui m'adresse l'invitation,

Line Gaudreau, m'est sympathique et ce qu'elle me demande de faire est simple : copier la phrase qu'elle me fournit dans mon statut Facebook en y ajoutant le chiffre de mon mois de naissance et un bout de phrase.

La phrase de cette année est : *J'en suis à x – soit le rang de mon mois de naissance – semaines et j'ai envie de – le bout de phrase.*

Finalement, après quelques hésitations, je décide d'adhérer au projet.

Je suis née le 22 mai. Dans la liste, le 22 correspond à *steak tartare*. J'obtiens alors : *J'en suis à ma cinquième semaine et j'ai envie de steak tartare*. Je reconduis cette phrase dans mon statut Facebook, invite l'ensemble ou presque de mes contacts féminins à suivre mon exemple et retourne à mon travail.

Les réactions ne se font pas attendre. La première vient de Zoé avec qui j'ai rarement échangé. Zoé est écrivaine, comme moi. Elle m'a fait une demande d'amitié que j'ai acceptée. C'est comme ça, Facebook, on se retrouve avec un tas d'amis avec qui, en fait, on se lie peu ou pas du tout, qu'on ne rencontrera peut-être jamais dans la vraie vie. La virulence de sa réaction me surprend, me cloue le bec, même. Ça aussi, c'est très Facebook. À l'abri derrière un écran, on peut se permettre de prendre le ton qu'on veut, sans mesure. Le message qu'elle m'envoie parvient également à celles à qui j'ai adressé l'invitation à participer au jeu. Selon Zoé, je suis une imbécile, comme le jeu auquel je me prête. Je cherche quoi répondre lorsqu'une autre riposte arrive, celle de Mel, une autre écrivaine avec qui, en réalité, je n'ai jamais échangé. Mel appuie les dires de Zoé. Ce jeu est bête, inutile, insipide, con. Elle ajoute qu'il n'y a pas que les femmes qui souffrent du cancer du sein. Cette fois, j'ai une réplique toute prête : le rapport aux seins n'est pas le même selon que tu es une femme ou un homme; elle doit le savoir puisqu'elle ne se cache pas de

s'être fait abondamment galber la poitrine, qu'elle ne se gêne pas pour le dire et exhiber le résultat. Je choisis de rester muette. Comme toutes les autres femmes à qui j'ai envoyé une invitation à ce jeu et qui reçoivent elles aussi les commentaires de Zoé et de Mel. Je retourne à mes occupations. Zoé revient à la charge, persiste à m'envoyer de longs messages dans lesquels elle peste contre ce type de jeu et celles qui y participent. Je ne sais toujours pas quoi répondre. Malgré mon silence, Zoé continue ses attaques. De plus en plus en colère, agressive. C'est à ce moment qu'entre en scène Lucie Pagé, que je connais davantage que les deux précédentes pour lui avoir enseigné. Lucie tente de modérer Zoé. Je la remercie d'intervenir, de donner un point de vue différent. Zoé s'emporte de plus belle. Dans l'espoir de la calmer, de me justifier aussi, j'entreprends d'expliquer que l'important est de parler du cancer du sein afin que personne ne l'oublie, que toutes demeurent vigilantes. Ce jeu auquel je me suis prêté est une façon peut-être puérile de le faire, mais ça marche, les gens en parlent, nous sommes nous-mêmes en train d'en parler, un tas de gens suivent notre échange. Ça la met davantage en colère. À un point qu'elle fait de plus en plus de fautes en écrivant. À un moment, elle finit par écrire qu'elle a le cancer. C'est comme si elle me l'avait hurlé. C'est pour moi une douche froide. Je sais de moins en moins quoi répondre. Je fixe mon écran. Je finis par lui écrire que je comprends. Sa réaction est vive. Je ne peux pas comprendre, répond-elle.

J'ai un tempérament conciliant à l'extrême qui m'a d'ailleurs apporté mon lot de problèmes de la part de gens qui en abusent. Certains d'entre eux sont même allés jusqu'à la violence physique. J'ai appris à mon corps défendant qu'il faut dire non, fermer la porte à ces abuseurs. Aussi, le comportement de Zoé, son agressivité croissante, son discours hermétique comme si personne n'était en

mesure de comprendre m'ont fait réagir, dire non, et je l'ai rayée de mes contacts. Mais même après, je pensais encore à elle. M'étais-je trompée? Était-il possible que je n'aie rien compris?

Zoé ne pouvait savoir que peu de temps s'écoulerait avant qu'on me diagnostique un problème au sein gauche. Zoé ne pouvait pas savoir qu'au fond de moi, tout au fond, je savais que j'étais malade. Je le savais depuis le printemps sans avoir encore reçu un diagnostic ferme. Lorsque j'ai répondu à l'invitation de Line Gaudreau à participer à ce jeu qui, il est vrai, est puéril, mais qui sert à faire parler les gens, à faire du bruit autour du cancer du sein – et, pour cette raison seule, je continue de penser qu'il en vaut la peine –, je redoutais la maladie depuis quelques mois. J'avais même la certitude de souffrir d'un mal quelconque. On n'aime pas parler de cancer. Le mot horrifie, il a une aura de mort. On ne sait pas comment réagir face à ceux qui en souffrent, on ne sait pas quoi leur dire. Je le sais par expérience. Plutôt deux fois qu'une d'ailleurs. Lorsque les gens de mon entourage ont appris que j'avais un cancer du sein, la majorité sont demeurés sans voix. Lorsque j'ai appris que l'une de mes proches en souffrait, les mots m'ont manqué. Ça s'est produit quelques mois avant que le diagnostic officiel s'abatte sur moi, un peu avant l'épisode Zoé. Un soir, j'ai reçu l'appel d'une membre de notre famille. Elle venait d'apprendre qu'elle avait un cancer du sein stade 1, une mini lésion. Lorsqu'elle me l'a annoncé, j'étais assise sur le lit dans notre chambre. Ça a été comme si le sol se dérobaît, une impression de chute, un souffle glacial qui s'infiltrait dans mon monde. À l'autre bout du fil, j'étais sans mots, terrifiée. Je n'avais en tête que la mort. Le cancer, c'était ça, une mort annoncée et certaine. J'ai alors ânonné un tas de formules vides de sens, histoire de l'encourager. J'en connaissais alors bien peu sur le sujet. Je ne savais pas

encore que le cancer du sein est un fléau, que des tas de femmes se retrouvent mutilées, que beaucoup en meurent, que la maladie frappe partout et à tout âge. À cette époque de ma vie, j'avais une peur morbide du cancer et je ne voulais pas en entendre parler.

J'avais été maladroite avec cette membre de ma famille. Tout comme j'avais été maladroite avec Zoé. Moi, la littéraire qui a l'habitude des mots et des discours, je n'avais pas su quoi dire dans un cas comme dans l'autre. Malgré ma peine pour cette personne de ma famille qui m'annonçait sa maladie, j'ai été heureuse de mettre un terme à notre communication.

Depuis, j'ai eu le temps de repenser à ma réaction lors de cet appel téléphonique, à la réaction de Zoé et aux commentaires de Mel qui soutenait ses propos, à ma difficulté de trouver une réponse, au silence de mort de toutes les autres, à ce silence, surtout.

J'ai choisi, moi, de briser le silence.

Voici mon histoire.

Les hasards n'existent pas

Je ne suis pas tombée sur le dos. Au fond de moi, je savais. Je le savais, en fait, depuis que la secrétaire de mon médecin de famille avait téléphoné. «Le docteur Hudon souhaite investiguer davantage, avait-elle dit, procéder à une échographie, vous obtenir un rendez-vous à la clinique du sein.» Je le savais même depuis plus longtemps que ça. Depuis le mois de mai où j'avais remarqué un creux sur mon sein gauche. Un creux minuscule.

J'ai toujours craint le cancer. Depuis que je suis petite. L'autoexamen de mes seins, je le pratiquais depuis mon adolescence. Ce petit creux, cette déformation sur mon sein, c'était l'évidence que quelque chose n'allait pas.

Depuis les années 2000, on parle de plus en plus du cancer du sein. Malgré ma peur du mot, ma peur de la maladie, je lisais tout à ce propos dans ce que j'appelle mes revues de filles. Je parcourais les articles, les lisais en diagonale. Je parcourais ces pages plus rapidement encore lorsqu'il y avait des photos, histoire de continuer à bien dormir et d'endormir mes peurs. Mais je les parcourais quand même. J'absorbais l'information à petites doses, comme si j'amadouais l'idée de la maladie. Au cours de ces lectures, j'ai appris qu'un changement dans la forme ou la texture du sein est un signe. L'image que mon miroir m'avait renvoyée en ce mois de mai

correspondait tout à fait à ce que j'avais appris dans ces articles : mon sein gauche avait changé de forme, il y avait maintenant un creux.

Je suis un être rationnel. Je pratique aussi la pensée magique. On prétend que chacun a l'envers de ses qualités. Les matins qui ont suivi cette découverte, debout devant le miroir, j'ai observé le creux dans mon sein. J'ai souhaité qu'il disparaisse, se volatilise.

Notre salle de bain est petite. Un modèle de celles construites dans les années 1950, dont nous avons gardé le style. Un miroir tapisse le mur en face de la douche. Impossible de ne pas se voir quand on en sort ou avant d'y entrer à moins de fermer les yeux. Si les premiers jours, j'ai observé le creux, après quelque temps, je suis parvenue à ne plus regarder, à faire comme si de rien n'était, à sortir de la douche en m'intéressant à mes pieds. Je jouais à l'autruche. Ce n'était pas la première fois. Me défiler, je connais ça. Et ce n'est pas parce que je ne suis pas fiable, que je suis irresponsable. Je me suis défilée des tas de fois au cours de ma vie par peur de l'affrontement, de blesser l'autre, de regretter des gestes ou des mots. Cette fois, j'avais un mot en tête. Ce mot me donnait la frousse de ma vie.

Je ne voulais pas entendre parler de cancer. J'ai fait comme si le creux n'existait pas. Je l'ai traité comme d'autres bobos que je n'avais pas réglés, que j'avais fini par oublier, par enfouir suffisamment loin en moi pour créer l'illusion que tout était bel et bien réglé.

Le mois de mai a passé.

Puis le mois de juin.

Puis juillet.

Chaque matin, je me levais à six heures pour aller jouer au golf. Après ma partie, je revenais à la maison et me douchais. En après-midi, j'écrivais ou travaillais sur les manuscrits des auteurs qui seraient publiés au Chat Qui Louche, la maison d'édition électronique que je prévoyais

lancer officiellement en septembre ou octobre. En soirée, je faisais une marche avec Martial, mon mari et complice. J'étais bien. En forme. Mon roman et mes projets de publication pour la maison d'édition avançaient. Le creux dans mon sein était à l'abri sous mon soutien-gorge, celui-ci caché à son tour par mon gilet, si bien dissimulé que je l'oubliais la plus grande partie du temps.

Le 18 août, Martial et moi sommes partis en vacances. Les quinze jours qui ont précédé notre départ, j'ai travaillé comme un forçat afin de faire avancer les choses le plus possible pour la future maison d'édition. Des semaines que je bossais sept jours sur sept, douze heures par jour. J'ai commencé à ressentir de la fatigue. J'ai accusé le travail.

Nous sommes partis le jeudi midi avec nos deux labradors et notre chat Pistache. Nous possédons un motorisé et les animaux voyagent avec nous. Nous sommes allés dormir au Lac-Saint-Jean après avoir passé la soirée au Camp musical et suivi un cours de tango avec Carole et Carlos, des professeurs de danse qui venaient de Montréal. Le vendredi, nous étions en route vers Carleton en Gaspésie. Nous avons dormi à Sainte-Flavie, dans un camping au bord de l'eau. Nous avons veillé dehors en compagnie de nos deux chiens. Le chat nous regardait par la porte-moustiquaire du véhicule. Je suis allée le chercher pour qu'il profite de la soirée avec nous. Nous avons observé le ciel, cherché à distinguer les satellites des avions, compté les étoiles filantes. Le lendemain, j'avais un léger mal de gorge, les sinus bouchés. Nous avons arrêté à la pharmacie avant de nous engager dans la vallée de la Matapédia. Échinacée, sirop, repos, m'a suggéré le pharmacien. Le soir, nous étions à Carleton, sur le terrain de camping que nous avions réservé. Nous avons mangé du homard, bu du vin, parlé d'avenir. La nuit durant et le lendemain, il a plu des cordes et nous avons lézardé.